Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 13 (1925)

Heft: 218

Artikel: Denise : pièce suffragiste en 3 actes : [1ère partie]

Autor: Hahn, Bl.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258614

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GENÈVE. — 18 SEPTEMBRE 1925. TREIZIEME ANNÉE. — N° 218.

LE

Mouvement Féministe

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Paraissant à Genève tous les quinze jours le vendredi

ABONNEMENTS
SUISSE..... Fr. 5.—
ETRANGER... » 8.—
Le Numéro.... » 0.25

DIRECTION ET RÉDACTION
Mlle Emilie GOURD, Pregny

ADMINISTRATION
Mlle Marie MICOL, 14, r. Micheli-du-Crest
Compte de Chèques I. 943

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ANNONCES
12 insert. 24 insert.
La case, Fr. 45.— 80.—
2 cases, » 80.— 160.—
La case 1 insertion: 5 Fr.

Les abonnements partent du 1er **janvier.** A partir de **juillet,** il est délivré des abonnements de **6 mois (3 fr.)** valables pour le second semestre de l'année en cours.

SOMMAIRE: Annuaire des Femmes suisses. — Denise, pièce suffragiste: Bl. HAHN. — La quinzaine féministe (une quinzaine chargée; en marge de l'Assemblée de la S. d. N.; encore les maisons de tolérance à Genève; alcool, Code pénal et Commissions fédérales; la prochaine Assemblée générale de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses): E. GD. — Carrières féminines: la femme avicultrice (basse-courière): A. M. — Correspondance. — Notre bibliothèque: *Psychologie différentielle des sexes.* — *Feuilleton:* Variété: Mary Wollstonecraft: Jeanne VUILLIOMENET.

AVIS IMPORTANT. — Le Mouvement Féministe *est toujours heureux que ses articles soient reproduits, tant par la presse féminine que par la presse moyenne, les revues locales ou même la presse quotidienne, et il voit là une marque d'intérêt pour les idées qu'il défend. Mais il serait reconnaissant aux rédactions qui usent de ces fraternels coups de ciseaux à son égard de bien vouloir* chaque fois *indiquer leur source. Ce qui malheureusement n'est pas toujours le cas.*

Annuaire des Femmes suisses

Nos lecteurs habitant la Suisse trouveront encarté dans ce numéro un bulletin de souscription à l'*Annuaire des femmes suisses*, édition de 1925, dont nous leur recommandons très chaudement, comme chaque année à pareille époque, de bien vouloir se servir. Ce n'est en effet qu'au prix de grands sacrifices que cet utile et charmant petit volume peut être publié chaque année, et il est absolument nécessaire pour la continuité de sa parution, non seulement que ses anciens souscripteurs lui demeurent fidèles, mais encore que de nouveaux appuis lui parviennent, et cela de tous les milieux comme de toutes les régions de notre pays. D'ailleurs, en plus de l'utilité incontestable de l'*Annuaire* par les adresses et renseignements qu'il fournit à toute personne s'intéressant de près ou de loin au travail social et à l'activité féminine sous une forme ou une autre en Suisse, ce IXme volume nous apportera plusieurs articles de portée très variée : dans le domaine féministe, les chroniques annuelles si goûtées de Mlle Emma Porret (Neuchâtel) sur le mouvement international, et de Mlle Strub (Interlaken) sur le mouvement suisse, ainsi qu'une belle étude, qui nous manquait encore, de Mme Demierre (Vaud) sur *Charles Secrétan, champion des droits de la femme.* Dans le domaine social, trois articles, l'un sur *La valeur des colonies de vacances* par Mlle B. Kägi (Zurich), l'autre sur *Les œuvres internationales de protection de l'enfance* par Mlle Montandon (Neuchâtel), le troisième sur *Le problème actuel du logement et son importance pour la femme,* par Mme Staudinger (Zurich). Enfin, la note littéraire qui a toujours sa place dans l'*Annuaire* est donnée cette année par Mlle Hélène Stucki (Berne), dont nos lecteurs ont apprécié, ici même il y a quelques années, une étude sur le féminisme dans la littérature suisse-allemande contemporaine, par un travail original: *Les figures de femmes dans les romans de C.-F. Meyer.*

En voilà assez pour que retournent en pluie les petits bulletins de souscription à la rédactrice en chef, Mlle Gerhard, à Bâle. Rappelons qu'il y a comme toujours avantage à souscrire à l'*Annuaire,* au lieu d'attendre qu'il ait paru en librairie, son prix, très modique, de 3 fr. devant être augmenté à ce moment-là.

DENISE

Pièce suffragiste en 3 actes [1]

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La scène représente un salon élégant, confortable. Lampes allumées. C'est six heures et demie. Un monsieur d'une cinquantaine d'années, assis dans un fauteuil, monologue tristement.

M. DAVESNES. DENISE.

M. DAVESNES.

Comme la maison a changé, depuis la mort de ma femme! Elle était là, toujours, quand je rentrais. Ses yeux bruns, lumineux, disaient sa joie de mon retour. De la retrouver aimante et intuitive, j'oubliais la fatigue énervante de commander à des ouvriers qui sont sous pression comme une chaudière prête à éclater, et dans les âmes desquels la convoitise suscite de nouvelles exigences. Dans l'intimité ils me disent leurs soucis de mari, de père; je les sens plus proches et si semblables à moi! L'âme humaine est pareille, en somme, à tous les degrés de l'échelle. Et puis, quand ils sont « la masse », ils s'excitent, se montent. Entre eux des jalousies naissent, et après avoir eu la certitude de les tenir tous dans ma main, je les sens dressés, prêts à boycotter la fabrique...

Ce grand Léonce, surtout, me fait peur. Dans ses yeux d'imaginatif et de passionné passent des haines et des tendresses. Il m'est plus attaché que tous les autres, mais quand il fait taire son cœur,

[1] N. D. L. R. *Cette pièce a été présentée au Concours pour une pièce de théâtre suffragiste en mars dernier, et a retenu par ses qualités l'attention de quelques membres du jury, qui n'ont pu cependant la proposer pour le prix, parce qu'elle ne remplissait pas suffisamment les conditions exigées de* pièces de propagande suffragiste. *Nous sommes très heureuses de pouvoir aujourd'hui en donner la primeur à nos lecteurs.*

il devient cassant et dur, et son regard critique m'observe, prêt à relever la moindre erreur. Ce matin, il m'a dit encore:

« Maître, vous avez tort de laisser quinze jours le même faire la garde de nuit. La fatigue peut le surprendre, et le thermomètre trop haut, c'est toute la boîte qui saute... »

Je lui ai répondu: « Je sais ce que je fais, Léonce, contentez-vous d'obéir. »

Alors il m'a fixé avec un mélange de colère et de reproche, et m'a crié violemment:

« Ah! si je n'étais pas obligé!... »

Une jeune fille entre. 20 ans. Costume tailleur noir, chapeau noir; une gerbe de fleurs dans un bras; elle passe l'autre autour du cou de son père.

DENISE, *câline.*

Tu es rentré plus vite que d'habitude?

M. DAVESNES, *impatienté.*

Mais non, ma pauvre petite! C'est toujours la même chose! Tes œuvres t'absorbent. Ah! si...

DENISE, *vivement.*

Oui, oui, je sais... Si maman était là! Naturellement, si elle était là, ça serait différent, mais enfin, elle n'y est pas. *(Sa voix s'attriste.)* Pourquoi est-elle partie?

M. DAVESNES, *tristement.*

Ah! oui, pourquoi? Nous avions besoin d'elle tous les deux; et maintenant nous sommes désemparés comme des navires que la tempête prend et qui oscillent, sans retrouver leur direction.

DENISE, *qui essuie furtivement ses larmes.*

Prenons courage, père. Tu as l'air fatigué. Léonce a fait des siennes, mais il a tant de regrets. Je l'ai rencontré au coin de la rue; il m'a lancé ce bouquet dans les bras et m'a dit, embarrassé: « Tenez, Mademoiselle Denise, mettez ça sur la table du souper. Surtout qu'« il » ne me dise pas merci, je ne le mérite pas; j'ai fait la mauvaise tête. »

M. DAVESNES *prend les fleurs et les pose sur la table.*

Merci, ma chérie. Il ne devrait pas, c'est ridicule... Un homme qui peut à peine entretenir sa famille, faire de pareilles folies!...

DENISE, *conciliante.*

Ah! mais non, ne raisonne pas ainsi. Pour lui, pour toi, ces fleurs représentent bien plus que leur valeur. Il y avait de l'amitié et du repentir dans la poignée de main qu'il m'a donnée. Mais c'est à toi qu'il la destinait.

Elle ôte son chapeau, glisse à terre et appuie sa tête contre le genou de son père.

Ils t'adorent, tes ouvriers, tu sais; et moi je suis fière d'être ta fille. J'aimerais à être encore une enfant, assise sur tes genoux *(elle le regarde)* et sentir les doigts de maman jouer avec les boucles de mes cheveux. Ils étaient longs *(elle montre sa ceinture)* jusque-là. Dans la rue les gens se retournaient et disaient: « La belle petite fille! Quels cheveux! » Mais maman, qui avait peur que l'orgueil me pousse, répondait à la cantonade: « Quand on est sage, on est toujours jolie. » Je pensais: « Ça n'est pas bien sûr. D'être méchante, ça ne change pas ainsi la figure! »... *(elle rit).*

M. DAVESNES, *la voix nerveuse.*

Il y a eu de la logique, de l'opposition et de l'orgueil dans ce front-là depuis que je le connais. Et apprendre à une nature comme la tienne à se soumettre n'est pas facile. *(Ils se lèvent tous les deux; M. Davesnes se promène de long en large.)*

DENISE *pose ses mains sur ses épaules et des larmes dans la voix:*

C'est faux!... Quand j'aime quelqu'un, je ferais n'importe quel sacrifice. J'abandonnerais mes goûts préférés, s'il le désire, je vivrais de ses préoccupations, de ses joies, je...

M. DAVESNES *prend ses mains qu'il abaisse le long de son corps, et lui dit, grave, en appuyant, et lentement:*

Tu... crois?...

———

Il sort.

SCÈNE II

Denise ôte lentement sa jaquette, s'assied dans un fauteuil, les jambes allongées.

DENISE.

Papa m'a regardée comme s'il doutait de moi. Qu'a-t-il donc? Depuis quelque temps il paraît être mécontent, il me parle moins de ses soucis. Un mur se dresserait-il entre nous? Je dirige pourtant le ménage, et j'ai bien le droit de m'intéresser à d'autres questions que celles des repas, des notes à payer, et le reste! Ce sont des choses secondaires comparées aux œuvres sociales, aux besoins de ceux qui travaillent et peinent, et dont les revendications légitimes font de leur cause une vraie obligation morale. Depuis la mort de maman, je n'ai jamais vécu aussi intensément.

Elle se lève, croise les mains derrière la tête et s'étire.

Ah! la vie est bonne! Avoir devant soi tant de temps encore!

Elle approche de la fenêtre, écarte le rideau.

Le ciel devient rose là-bas, sur la ligne monotone et douce du Jura. Et voilà le lac qui fleurit! C'est signe de printemps.. Il a tant de couleurs qu'on dirait un bouquet de ces saules reverdis mêlés à des branches de Judée. Ah! j'oublie le cadeau de Léonce. *(Elle arrange les fleurs dans un vase.)*

On frappe.

———

SCÈNE III

DENISE. MARIE.

DENISE.

Entrez.

MARIE, *voix très polie et douce.*

Monsieur demande si le souper est prêt. Mais Mademoiselle avait dit qu'elle ferait une omelette, alors...

DENISE, *vivement.*

C'est vrai, j'ai oublié! Mettez des œufs sur le plat. Ne les cuisez pas trop. Le blanc doit rester en partie liquide. Et puis, il y a encore des pommes en purée?

MARIE.

On les a finies hier, à la cuisine.

DENISE.

C'est juste. Prenez une conserve de cerises.

MARIE.

Oui, Mademoiselle.

Elle sort.

DENISE, *qui continue à arranger ses fleurs.*

Papa ne sera pas content, je crois. Nous avons eu des œufs hier. C'est mon Comité du suffrage féminin qui m'a perdue. Il a duré trop tard, mais il était très intéressant. Nous avons discuté la question des prud'femmes et parlé de l'Exposition de Genève, où tous les travaux féminins seront représentés.

La porte s'ouvre.

M. Davesnes entre et dissimule mal son agacement.)

M. DAVESNES.

Marie est toujours en retard. Je dois être à huit heures au bureau où les directeurs des trois divisions m'ont donné rendez-vous. Ces messieurs détestent attendre. Ils n'admettent pas de finir leur soirée entre quatre murs et veulent donner encore un moment à leur femme. Et ils ont raison. Si Marie continue à être en retard, il faudra la renvoyer. Je veux qu'on soit exact à la maison comme à la fabrique. Mes ouvriers sont amendés quand ils n'entrent pas au son de la cloche. Ils ont eu de la peine à accepter cette mesure de rigueur, mais maintenant ils ont reconnu la nécessité de cette discipline, et j'entendais Léonce dire l'autre jour à un camarade: « Le patron a le droit d'exiger; on a accepté de le servir. Mais moi, ça me révolte quelquefois d'obéir, et si je ne l'aimais pas jusqu'au fond des entrailles, je le plaquerais. » Mon brave Léonce!

DENISE, *admirative.*

Comme c'est fort, l'amitié entre hommes! Léonce n'oublie pas ce que tu as fait pour lui: les avances sur sa paye; sa petite Marie que tu as envoyée à la montagne. En somme, tu l'admires, et même dans ses révoltes tu lui donnes raison, *(plus bas)* dans la crainte de lui faire tort.

M. DAVESNES, *en riant.*

Quelle bonne psychologue! Et ce souper, est-il prêt?

DENISE, *d'un ton contrit.*

Je... pense. Il n'y a pas grand chose de nouveau ce soir. *(M. Davesnes fronce les sourcils.)* Ne fais pas ces yeux sévères, j'ai une peur! J'aimerais que le plancher s'ouvre.

M. DAVESNES, *ironique.*

Ah! par exemple! Quand tu auras peur de quelque chose ou de quelqu'un, toi! ...

DENISE, *gravement.*

Il fera chaud! Et c'est exquis de se sentir ainsi solide sur ses jambes, et confiante en soi-même.

M. DAVESNES, *qui a passé son bras sous celui de sa fille.*

Tu ne te trompes jamais? C'est l'orgueil qui t'empêche de le reconnaître. Cette Marie, par exemple, est bien mal dressée...

DENISE.

C'est le privilège des gens intelligents d'être bêtes quelquefois. Ainsi..... Allons souper.

Elle l'entraîne en riant.

RIDEAU.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

DENISE. Mme LEONCE

Même décor. Denise écrit à son bureau tout en buvant son thé. 4 heures.

DENISE, *perplexe.*

Je me demande ce qui se passe chez Léonce. Sa femme m'a priée de la recevoir. Elle était bouleversée. Une fois déjà, je l'ai vue ainsi; mais il y a longtemps. C'était un soir d'hiver, il neigeait. Son mari avait bu. Serait-ce le même malheur?

Elle se remet à écrire et lit:

« Procès-verbal du Comité du 13 janvier. Se sont fait excuser: Mesdames Dupuis, Chauvet. Etaient présentes: Mesdames.....

On heurte.

Entrez.

Entre une femme d'ouvrier, proprement vêtue et dont le regard exprime une angoisse indicible.

DENISE, *cordiale.*

Bonjour, Madame Léonce. Je suis contente de vous voir. Asseyez-vous. *(Elle lui avance un siège.)* Les enfants vont bien?

Mme LÉONCE *tient la tête baissée.*

Les enfants vont toujours, mais c'est lui, mon mari. Il est rentré ivre hier au soir, et c'est ma faute, il me l'a dit. *(Elle sanglotte.)*

DENISE, *avec étonnement.*

Votre faute!... Mais, ma pauvre Madame Léonce, vous vous faites des scrupules imaginaires. N'avez-vous pas aidé à votre mari à se remonter depuis cette dernière incartade d'il y a deux ans? Vous-même m'avez dit votre effort à ne pas l'ennuyer de vos soucis, à donner à vos chambres une atmosphère aussi gaie que possible.

Mme LÉONCE *relève la tête et s'essuie les yeux.*

Pour ça, c'est vrai. J'ai mis des choses jolies, de ces gravures qu'on trouve dans les journaux de mode. La couturière du troisième m'en donne souvent, et je les ai piquées aux endroits où la tapisserie est gâtée. C'est les enfants qui l'ont déchirée quand ils étaient petits. J'ai fait pourtant ce que j'ai pu, mais c'est avant. Ah! si je pouvais effacer... *(Elle se remet à pleurer.)*

DENISE, *inquiète.*

Avant? Je ne comprends pas. Avant quoi?...

Mme LÉONCE *(très bas).*

Avant de me marier avec Léonce. J'ai honte de vous dire, Mademoiselle Denise...

DENISE *s'est approchée et se baisse à son niveau.*

Ne me dites rien, Madame Léonce. Vous savez combien mon père aime votre mari, et moi aussi, et vous avez compris, n'est-ce pas, que pour vous aider tous les deux, je ferais l'impossible. Je ne suis pas un juge, vous sentez bien, je suis l'amie, parce que je suis une femme aussi, et que votre peine aurait pu être la mienne.

Mme LÉONCE *se redresse d'un élan, et violemment.*

Ça, jamais. Quand vous saurez, vous verrez bien que c'est seulement à nous, les pauvres, les mal entourées, que ces choses-là arrivent. Mais on a un cœur aussi, et il a besoin d'être aimé. *(Elle pleure.)*

DENISE, *doucement.*

Mais oui, pour nous toutes, c'est la même chose. Pourvu qu'une femme puisse se donner à une personne, ou à une cause, elle est heureuse; il ne lui faut rien de plus. Je vous comprends si bien!

Mme LÉONCE, *doucement.*

Alors, si je vous disais tout, vous ne me lâcheriez pas?

DENISE, *sur un ton de reproche.*

Pourquoi doutez-vous de moi?

VARIÉTÉ

Mary WOLLSTONECRAFT

Parmi les portraits de la Galerie Nationale de Londres, on peut voir l'image de Mary Wollstonecraft, peinte par John Opie. Vêtue avec la simplicité raffinée des belles dames de la fin du dix-huitième siècle, c'est une apparition plus séduisante que jolie, avec de beaux yeux langoureux et d'abondants cheveux retenus par un ruban. Rien dans ce portrait n'annonce la femme en guerre contre les conventions, la suffragette avant la lettre. Et pourtant elle fut une révoltée, une émancipée, et la grande pionnière du mouvement féministe anglais.

Une biographie très intéressante de Mary Wollstonecraft, par Madeline Linford[1] vient d'être publiée. Curieuse physionomie que celle de cette Mary et me faisant penser souvent à une autre révoltée qui finit, elle, dans la peau d'une délicieuse grand'mère, George Sand. Cette biographie est un livre à lire. Le lecteur est à la fois attiré et repoussé. Attiré par le courage de Mary, par son intelligence, par une certaine candeur qui l'empêcha toujours de voir clair en elle-même et chez les autres, quand son cœur parlait. Et repoussé par la contradiction presque continuelle entre ses idées, filles de son cerveau, et les actes auxquels la conduisent la faiblesse de son cœur et probablement l'ardeur de son tempérament. Ses idées, elle les jetait à la face du monde timoré d'alors avec l'espoir de détruire tout ce qui entravait la libre marche de la femme; mais c'était sa propre existence qui faisait explosion.

Aux temps déjà bien lointains des débuts du féminisme anglais, il était entendu que les livres de Mary devaient être lus et médités, mais qu'il fallait laisser les actes de sa vie dans une pénombre très discrète. Aujourd'hui, nous sommes plus curieuses, moins facilement effarouchées, nous vivons à une époque où il est à la mode — et lucratif —, d'écrire de gros livres sur les petites faiblesses des gens célèbres, et il est fort peu probable que le récit de l'existence de Mary nous choque profondément.

Pour bien comprendre l'état habituel d'indignatiou et de révolte de Mary, il la faut imaginer dans son époque. Née en 1759, morte en 1797, elle ne voyait autour d'elle que des femmes qui, parfois, si elles étaient jeunes et jolies, régnaient de par la volonté des hommes, mais qui toutes, quelles qu'elles fussent, étaient parfaitement privées par la loi et la coutume de leur liberté individuelle. Jeunes filles, elles dépendaient du père qui les dirigeait et les mariait à son gré; femmes mariées, elles n'avaient aucun droit personnel ni sur leurs enfants, ni sur leurs biens.

Mary s'éleva avec violence dans ses livres, dans *The Vindication of the Rights of Woman* entre autres, contre cette excessive subordination de la femme à l'homme. Mais surtout,

[1] Chez Leonard Parsons, éditeur. Londres.

Mme LÉONCE, *qui rassemble son courage.*

Eh bien! voilà comme les choses ont été.

Elle est assise le buste en avant; son regard de temps en temps cherche celui de Denise. Elle parle lentement, en hésitant.

Mon père était un ivrogne. J'ai été battue toute mon enfance. J'avais douze ans quand ma mère mourait. Je faisais le ménage tant bien que mal, aidée par une voisine qui avait un fils plus âgé que moi, de trois ans. Il était doux, et me rendait des services. Souvent, le soir, ayant vu mon père rentrer ivre, il m'avait cachée chez eux pour me préserver des coups. Même il me donnait la soupe. C'était gentil, n'est-ce pas?

DENISE.

Tout à fait. Vous étiez de bons camarades.

Mme LÉONCE, *qui s'égaie.*

C'était un joli temps. Le sentiment d'être aimée et protégée par ce garçon me donnait le courage de supporter les brutalités de mon père. J'avais mis un gros châle de laine sous mon corsage, parce qu'il tapait toujours là; ainsi je ne sentais presque rien! *(Elle rit.)*

DENISE *(compatissante.)*

Comme vous avez souffert! . . .

Mme LÉONCE, *avec un haussement d'épaules.*

J'étais si habituée. Je trouvais la vie bonne, malgré tout. Mon ami me disait souvent: « Quand tu auras fait ta première communion, on se mariera. » Mais moi, je n'étais pas pressée, je trouvais trop tôt. Et puis je ne voulais pas quitter mon père. C'était peut-être bête de ma part, mais il me semblait que si la maison avait été vide, il se serait encore plus dévoyé.

DENISE.

Vous avez eu raison. Il faut aider aux autres quelquefois, malgré eux; et puis on se trompe rarement à suivre les conseils de son cœur.

Mme LÉONCE, *ironique.*

Cette fois-là, par exemple, ça a mal réussi! Lui, s'est lassé d'attendre; il m'a lâchée et s'est cherché une autre fille. J'étais désespérée, et j'ai fait tout mon possible pour le rattraper, mais il ne voulait plus de moi, c'était fini! J'ai pleuré à en perdre les yeux. Entre temps, j'étais entrée dans une épicerie, comme demoiselle de magasin. Quand je rentrais le soir, mon père me recevait avec des jurements; il avait pris un froid à la poitrine, il crachait et toussait toute la nuit. Je ne pouvais plus vivre ainsi, sans tendresse, sans rien qui me délasse après la journée fatigante. Et puis aussi, ça manque, un ami, quand on y a été habituée. Enfin, un soir, un grand jeune homme faisait le trottoir, et quand j'ai quitté le magasin, il m'a dit: « Voulez-vous vous promener un peu, Mademoiselle? » J'ai répondu: « Oui! » J'étais si contente! J'ai pensé: maintenant que je suis plus âgée, nous pourrons nous marier, et soigner mon père chez nous. J'avais fait de si beaux projets! . . .

DENISE, *qui pose une main sur la sienne.*

Ma pauvre petite!

Mme LÉONCE, *des larmes dans la voix.*

Il était violent et jaloux. Il me voulait toute pour lui. J'ai été prise par surprise, et quand il a su que j'attendais un enfant, il a disparu. Je suis restée seule avec ma honte. *(Elle se lève et serre ses mains jointes.)* Mais je ne savais rien de la vie, ni que les hommes exigent des droits, ni leur lâcheté envers celles qu'ils font tomber. Les femmes sont trop mal préservées!

DENISE.

Vous pouviez faire poursuivre le père de votre enfant, et demander qu'il fournisse une part de son entretien.

Mme LÉONCE; *qui s'excite.*

C'est bien ce qu'on m'a dit, mais il aurait fallu de l'argent et je n'en avais pas. On m'a reçue dans un « Foyer maternel », et puis, quand j'ai été remise, j'ai mis la petite en pension, je me suis placée, et quelques années après, j'ai rencontré Léonce. Je lui ai raconté ce qu'il m'était arrivé. Il m'a prise quand même, mais il m'a fait promettre de ne jamais amener ma fille chez nous. Et aujourd'hui, il l'a vue ! ! . . . *(Elle marche, très agitée.)*

DENISE, *qui cache son trouble.*

Mais, Madame Léonce, à quoi avez-vous pensé?

Mme LÉONCE, *debout en face de Denise et qui gesticule.*

Tout était arrangé pour qu'ils ne se rencontrent pas. Mon mari devait aller à un tir avec des amis, et au dernier moment ils lui ont fait faux-bond; alors il est resté. Ma fille est arrivée plus vite que je ne croyais. En la voyant, mon mari a donné un grand coup de poing sur la table, et m'a dit: « Si je déroute, tu l'auras voulu! » Ses yeux étaient comme dans ses plus mauvais jours. Il m'a battue en rentrant; c'est la première fois, mais la dernière aussi. Je m'en irai. Je ne veux pas devenir comme ma mère la femme d'un ivrogne! Ma foi non! . . .

(A suivre.) BL. HAHN.

---

elle combattit ce qu'elle appelait le « commercialisme sexuel » c'est-à-dire la prostitution et le mariage sans amour. Sans réclamer expressément ce qu'on nomme aujourd'hui l'amour libre, elle exaltait « la splendide union de deux âmes libres, union née du libre consentement mutuel. »

Mary Wollstonecraft revendiqua abondamment les droit féminins, mais plutôt médiocrement, car ses écrits nous paraissent pompeux, guindés, alourdis de platitudes. Cependant, elle à droit à notre admiration et à notre reconnaissance, car à l'époque où elle écrivait, il fallait un réel courage pour être féministe et pour le proclamer avec autant d'enthousiasme et de force.

Passons à la vie de notre héroïne. Mary était la deuxième des six enfants d'un père ivrogne, de très mauvais caractère, cruel même à ses heures. La mère, une pauvre créature, abreuvée de souffrances et d'humiliations, mourut en disant: « Encore un peu de patience et tout sera fini. » — « Dieu soit loué ! s'écriait Mary quelques années plus tard, moi je n'ai jamais été patiente ! » — Elle aurait pu ajouter que la haine, dont elle poursuivit sa vie durant l'institution du mariage, avait sûrement sa source dans les souvenirs de sa triste enfance.

Pauvre fille négligée, malheureuse, n'ayant pas un sou vaillant, elle passa ses années de jeunesse à essayer de tirer de peine et d'élever ses frères et sœurs. Elle eut, à seize ans, la bonne fortune d'éveiller l'intérêt d'un clergyman qui entreprit son éducation. Mary se passionna pour l'étude et fit de tels progrès qu'elle trouva une place d'institutrice et fut même, à peine âgée de vingt-quatre ans, à la tête d'une école de jeunes filles. Il faut dire que l'instruction sommaire que l'on octroyait alors aux fillettes n'exigeait pas grand savoir de leurs institutrices. Dans ses heures de loisir, la jeune pédagogue lut l'œuvre de Rousseau et écrivit un roman intitulé *Mary*. Je ne sais si elle s'était choisie comme héroïne de son livre, mais c'est assez probable. Qui donc a dit que le premier livre d'une femme, c'était toujours ses aventures personnelles agrémentées d'une foule de mensonges ?

A l'âge de vingt-neuf ans, Mary fit sa première tentative aventureuse — qui ne fut pas la dernière — pour s'évader du milieu mesquin où il lui semblait étouffer, et elle décida de lâcher l'enseignement pour vivre de sa plume. Elle acheta tout un lot de ces plumes d'oie de l'époque, s'établit à Londres dans un logis assez misérable, et devint lectrice de manuscrits chez M. Johnson, grand éditeur et collaborateur assidu de la revue philosophique *Analytical Review*. C'est dans cette revue que Mary fit paraître sa première grande *Proclamation des droits de la femme.*

Après une aventure sentimentale assez ridicule, mais innocente, avec un homme marié qui prit très vite le parti de quitter l'Angleterre pour éviter une collision entre sa propre femme et Mary, cette dernière rencontra Gilbert Imlay, un Américain charmeur et charmant, et aussi expérimenté dans les choses de l'amour que Mary l'était peu. Elle écrivait alors, tout justement, un livre où elle annonçait avec vigueur, non-seulement la faillite